

Enseignement n° 17

À L'ÉCOLE DE LA SAINTE FAMILLE

Introduction

Durant cette deuxième année consacrée à la fécondité de cette communion conjugale, nous avons vu comment « **la famille se trouve au centre du grand affrontement** entre le bien et le mal, entre la vie et la mort, entre l'amour et tout ce qui s'oppose à l'amour. »¹. Cet affrontement se comprend à la lumière du péché originel : l'homme est tenté de se réaliser lui-même par lui-même et dans son rapport à la vie de se conduire comme s'il était son propre créateur. Cette prise de conscience de la profondeur du combat ne rend que plus évidente la nécessité d'une sanctification des familles². Au terme de cette année, il est bon de **laisser éclairer par la vie de la Sainte Famille à Nazareth, « prototype » et « exemple »** de toutes les familles chrétiennes³ pour mieux comprendre la manière dont les époux sont appelés à sanctifier leur vie conjugale et familiale et accomplir leur mission dans le monde.

1. La famille première école d'amour et de communion

Contemplant la vie de la Sainte Famille. Le Christ a voulu consacrer trente ans à cette vie familiale et seulement trois ans à sa vie publique. Il a voulu par là nous enseigner **le primat de la vie familiale** par rapport à notre mission dans le monde **au sens où la famille est la « première école »**⁴ **d'amour et de communion**. Elle nous apprend à vivre l'amour d'abord

¹ *Lettre aux familles*, 23.

² Comme l'a souligné Jean-Paul II : « C'est à la famille qu'est confiée la tâche de **lutter d'abord pour libérer les forces du bien**, dont la source se trouve dans le Christ Rédempteur de l'homme. Il faut faire en sorte que *chaque foyer s'approprie ces forces*, afin que (...) **la famille soit « forte de Dieu »** » (*Ibid.*)

³ Pour reprendre les paroles de Jean-Paul II : « En conclusion de ce message pastoral qui veut attirer l'attention de tous sur les tâches, lourdes mais passionnantes, de la famille chrétienne, je désire invoquer maintenant la protection de la sainte Famille de Nazareth. En elle, par un mystérieux dessein de Dieu, le Fils de Dieu a vécu caché durant de longues années. **Elle est donc le prototype et l'exemple de toutes les familles chrétiennes**. Regardons cette Famille, unique au monde, elle qui a vécu de façon anonyme et silencieuse dans un petit bourg de Palestine, elle qui a été éprouvée par la pauvreté, par la persécution, par l'exil, elle qui a glorifié Dieu d'une manière incomparablement élevée et pure: elle ne manquera pas d'assister les familles chrétiennes, et même toutes les familles du monde, dans la fidélité à leurs devoirs quotidiens, dans la façon de supporter les inquiétudes et les tribulations de la vie, dans l'ouverture généreuse aux besoins des autres, dans l'accomplissement joyeux du plan de Dieu sur elles. » (*Familiaris consortio*, 86).

⁴ « **La famille est la première école, l'école fondamentale de la vie sociale** ; comme communauté d'amour, elle trouve dans le don de soi la loi qui la guide et la fait croître. Le don de soi qui anime les époux entre eux se présente comme le modèle et la norme de celui qui doit se réaliser dans les rapports entre frères et sœurs, et entre les diverses générations qui partagent la vie familiale. La communion et

comme ouverture, accueil, écoute, attention aux personnes avant que de vouloir faire des choses pour les autres, d'accomplir une mission. Nous voyons comment la communion des personnes est menacée par l'activisme ambiant. Au-delà de la question du temps de présence aux enfants et au conjoint, sans nier l'importance du travail, il y a **la question de ce qui prime dans les cœurs : la communion avec Dieu et en Dieu ou le développement de nos talents** au travers d'une profession dans le monde ou d'une mission dans l'Église. C'est dans le cœur que se joue le vrai combat⁵. Même si nous pouvons facilement le comprendre intellectuellement, nous avons beaucoup de mal à admettre que la vraie réussite de notre vie se joue dans la profondeur de notre union au Christ et de notre ouverture de cœur aux autres. **Parier sur cette réussite-là**, c'est parier sur quelque chose qui ne se voit pas, qui n'est pas reconnu par le monde. Beaucoup de femmes qui pourraient se permettre de ne pas travailler ne sentent pas la force de suivre ce que leur dit leur cœur de mères **du fait de la pression culturelle**. Elles finissent par douter qu'elles puissent réussir leur vie en donnant la priorité à la présence aux enfants et au conjoint.

Il ne s'agit pas d'opposer la vie familiale et l'engagement dans l'Église et la société. La femme possède un « génie » propre et il est vital pour la société que les femmes soient « présentes dans le monde du travail et dans les instances de la société »⁶. Mais il s'agit de comprendre **l'ordre des choses** : pour que la femme puisse donner tout ce qu'elle peut donner en tant que femme, il est nécessaire qu'elle **laisse d'abord mûrir sa féminité dans la vie familiale** comme première école. Dans l'Évangile, nous voyons Marie d'abord toute à sa vie familiale et ensuite nous la voyons à des noces à Cana et plus tard au milieu des apôtres. Il y a comme un élargissement progressif du cercle de rayonnement de son amour pour les hommes. Elle s'est laissée éduquer par Jésus, elle l'a suivi d'abord à Nazareth sur le chemin d'une obéissance au Père⁷ vécue dans la soumission aux choses⁸. C'est là que Dieu l'attendait pour faire d'elle la mère de l'Église. D'abord la vie cachée, ensuite la vie publique. **D'abord l'amour communion, ensuite l'amour mission**. Il ne s'agit pas d'absolutiser la vie familiale en oubliant les besoins et les attentes du monde, mais de comprendre que la famille est le

la participation vécues chaque jour au foyer, dans les moments de joie ou de difficulté, représentent la pédagogie la plus concrète et la plus efficace en vue de l'insertion active, responsable et féconde des enfants dans le cadre plus large de la société. » (*Ibid.* 37)

⁵ Autrement dit il y a des femmes qui travaillent et qui suivent un chemin d'amour et de communion et des femmes qui restent à la maison sans faire ce chemin.

⁶ Et « qu'elles aient accès à des postes de responsabilité qui leur donnent la possibilité d'inspirer les politiques des nations et de promouvoir des solutions nouvelles pour les problèmes économiques et sociaux. » (Congrégation pour la Doctrine de la foi, *Lettre sur la collaboration de l'homme et de la femme*, 13)

⁷ Marie est bienheureuse parce qu'elle a cru à la Parole. Elle est celle qui s'est laissée la première modeler par la Parole de Dieu, par le Verbe fait chair. Elle est le premier disciple du Christ. **Marie s'est enfoncée dans une vie filiale chaque jour plus profonde en contemplant Jésus dans sa relation à son Père**. Elle s'est laissée attirer par sa petitesse, sa dépendance totale au Père qui lui faisait dire : « Je ne peux rien faire de moi-même ». Elle nous précède sur le chemin d'une vie toute cachée en Dieu, libre de tout retour sur soi, dans laquelle nous mettons notre joie à nous recevoir tout entier de l'amour du Père.

⁸ Pour reprendre la contemplation de Thérèse à propos de l'Évangile de Marthe et de Marie : « Ce ne sont point les travaux de Marthe que Jésus blâme, ces travaux, sa divine Mère s'y est humblement soumise toute sa vie puisqu'il lui fallait préparer les repas de la Sainte Famille. » (Ms C, 36r°).

premier terrain de sanctification, **l'école la plus exigeante et la plus vraie de croissance dans l'amour**⁹. Autrement dit, même si l'on doit travailler à l'extérieur, il faut donner la priorité dans son cœur à la vie familiale non pas dans l'espoir de créer un petit îlot de bonheur au milieu d'un monde en détresse, mais dans l'espérance d'y apprendre à aimer pour porter un fruit qui demeure pour la vie du monde.

2. La vie familiale comme école d'intériorité

Marie et Joseph ont suivi Jésus dans son abaissement en vivant « de façon anonyme et silencieuse dans un petit bourg de Palestine » sans voir la fécondité de cette vie toute simple, tout ordinaire, toute cachée aux yeux du monde. Ils ne pouvaient pas comprendre humainement comment cette vie de famille et de travail du bois pouvait sauver le monde. Il aurait semblé si préférable que Jésus monte à Jérusalem pour étudier et fonder une école. **Marie et Joseph ont vécu cette vie à Nazareth dans une foi et une espérance aveugle.** Dieu peut mettre dans notre cœur de grands désirs et nous demander de demeurer fidèle « en peu de choses » (cf. Mt 25, 21) : « Sois attaché à ta besogne, occupe-t'en bien et vieillis dans ton travail. N'admire pas les œuvres du pécheur, confie-toi dans le Seigneur et tiens-toi à ta besogne. Car c'est chose facile aux yeux du Seigneur, rapidement, en un instant, d'enrichir un pauvre. » (Si 11, 20-21).

Dans cette vie sans éclat qu'est la vie familiale, on peut apprendre le primat de la vie intérieure, du Royaume de Dieu qui est au-dedans de nous. Ce ne sont pas les choses, mais l'esprit dans lequel on fait les choses qui compte d'abord. On peut **apprendre à vivre de façon extraordinaire les choses ordinaires**. Dans un monde qui nous pousse à nous projeter d'abord nous-mêmes dans notre travail, la Sainte Famille nous guérit de la recherche de la gloire qui vient des hommes. Elle nous incline à nous laisser « attirer par ce qui est humble » (cf. Rm 12, 16) pour vivre d'amour. **La mort à un idéal de soi tel que le monde nous le présente ne peut se faire qu'en se laissant attirer, séduire par une autre vie**, une vie d'amour cachée en Dieu, cachée aux yeux des hommes comme à nos propres yeux. Marie, la première, nous révèle la beauté de cette vie cachée, elle nous laisse sentir le parfum de l'amour pur. Laissons-nous attirer par elle.

3. Apprendre de Marie et de Joseph l'exercice de notre sacerdoce baptismal

« Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole ! » (Lc 1, 38). À la mesure de la profondeur de notre abandon à la volonté du Père, nous pouvons **concevoir Jésus dans notre cœur et le laisser passer dans le monde au travers de toutes nos activités**, toutes nos rencontres comme le montre le mystère de la Visitation que l'Évangile nous invite à contempler juste après le mystère de l'Annonciation. « Car quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là m'est un frère et une sœur et une mère. » (Mt 12, 50). Souvent, parce que nous ne sommes pas vigilants dans la prière, nous nous laissons prendre par les

⁹ Comme nous l'avons souligné précédemment, la famille est un lieu de sanctification parce qu'elle est un lieu de vérité, un lieu qui met à nu nos difficultés à vivre une vraie communion de cœur et d'esprit avec les autres. Il n'est pas étonnant que beaucoup soient tentés de fuir la vie familiale.

choses, par la volonté de changer les choses, nous passons notre temps à nous battre avec les choses qui « ne vont pas ». Nous oublions de réveiller notre foi pour tout recevoir de la main du Père¹⁰ et prononcer ainsi notre fiat. « Quant à Marie, elle gardait avec soin toutes ces choses, les retenant en son cœur. » : à l'école de Marie, on apprend à entrer dans **une attitude d'accueil, de réceptivité** face aux événements et à faire les choses purement et simplement pour obéir à Dieu et non pour réaliser quelque chose de grand. On apprend à mettre son cœur dans l'obéissance elle-même et l'on découvre qu'il est possible ainsi de vivre une union intime avec le Christ et de **porter beaucoup de fruits pour la vie du monde au travers d'une vie tout ordinaire**. On apprend à prier sur l'amour c'est-à-dire sur l'abandon à Dieu vécu dans la soumission aux choses, aux mille et une contraintes de la vie quotidienne, dans la fidélité à son devoir d'état : « Fais confiance au Seigneur, agis bien, habite la terre et reste fidèle » (Ps 36 (37), 3).

« Ceux qu'il unit intimement à sa vie et à sa mission, il leur donne également part à son office sacerdotal pour qu'ils exercent un culte spirituel, afin que Dieu soit glorifié et les hommes sauvés. (...) En effet, toutes leurs actions, leurs prières, leurs initiatives apostoliques, leur vie conjugale et familiale, leur travail journalier, leurs loisirs et leurs divertissements, s'ils sont vécus dans l'Esprit, et même les épreuves de la vie supportées avec patience deviennent "des sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus-Christ" (1P 2, 5)... »¹¹ Nous pouvons **faire de notre vie quotidienne une participation intime au mystère de la rédemption** en vivant l'abandon dans un esprit d'offrande pour les autres : « Nul n'a plus grand amour que celui-ci : déposer son âme pour ses amis. » (Jn 15, 13). Dans cette immolation silencieuse de notre âme et de notre vie concrète « en hostie vivante » (cf. Rm 12, 1) pour le salut du monde s'exerce notre sacerdoce baptismal.

Cette vie d'union à la vie et à la mission de Jésus au travers de notre vie quotidienne est une vie cachée à nous-mêmes et aux autres parce que l'on n'en voit pas le fruit. L'essentiel se passe dans l'invisible : ce que le Christ fait en nous et à travers nous moyennant notre abandon. **Dieu a voulu que Marie et Joseph vivent cette vie cachée à l'école du Christ à Nazareth c'est-à-dire dans une humble vie familiale**. Ils nous appellent à croire que l'on peut réussir sa vie sans rien réussir de « grand ». Ils nous appellent à espérer aveuglément en la fécondité de cette vie d'amour sans éclat, à tenir bon dans la fidélité à notre devoir d'état en faisant le sacrifice de ne pas voir la fécondité de notre vie.

4. La figure de Joseph, père adoptif de Jésus et gardien de la sainte Famille

Il est bon de contempler la figure de Joseph comme père adoptif. Il nous rappelle que toute paternité tire son nom de la paternité de Dieu (cf. Ép 3, 14), notre unique Père (cf. Mt 23, 9) : la paternité humaine est une coopération à la paternité de Dieu et elle doit être vécue dans un

¹⁰ Comme l'enseigne le Concile : « Ainsi donc tous ceux qui croient au Christ se sanctifieront davantage chaque jour dans leur condition, dans les devoirs de leur état ou les circonstances de leur vie et grâce à elles à condition de recevoir avec foi toutes choses de la main du Père céleste et de coopérer avec la volonté divine en manifestant à tous, dans l'accomplissement de leur tâche temporelle, la charité dont Dieu a aimé le monde. » (*Lumen Gentium*, 42).

¹¹ *Lumen Gentium*, 34.

esprit de service et d'écoute de Dieu. Plus encore, si l'on considère que la paternité de saint Joseph s'est exprimée concrètement dans le fait « d'avoir fait de sa vie un service, un sacrifice au mystère de l'Incarnation et à la mission rédemptrice qui lui est liée (...), d'avoir **converti sa vocation humaine à l'amour familial en une oblation surnaturelle de lui-même**, de son cœur et de toutes ses forces à l'amour mis au service du Messie... »¹², on peut dire qu'il y a pour l'homme, avec la grâce du sacrement du mariage, un appel à **vivre son rôle de chef de famille et d'époux comme une manière de servir la présence du Christ** unique Maître et véritable Époux des âmes. Dans cet effacement est le véritable don de soi. Quand nous voyons Marie se soumettre tout naturellement à son autorité de chef de famille, il nous rappelle que l'autorité morale du père découle de son obéissance à Dieu¹³. À la mesure de son obéissance, ses enfants pourront entendre à travers lui la voix du bon Pasteur. Il est bon aussi de souligner le fait que **saint Joseph a vécu sa mission auprès de Jésus dans l'obscurité de la foi**. La tradition nous dit qu'il est mort avant que le Christ commence sa vie publique. Qu'a-t-il pu comprendre humainement de la manière dont il accomplirait sa mission de Rédempteur ? La destinée des enfants échappe à leurs parents : elle est le secret de Dieu. Le mérite de notre obéissance réside dans le sacrifice de notre intelligence : bienheureux ceux qui croient sans voir.

Joseph apparaît aussi comme le gardien de la Sainte Famille. Il nous dit que **l'homme doit veiller au bien commun de la famille**. Plus précisément on perçoit comment il protège Marie et Jésus dans leur intimité. Par son effacement et son attitude de serviteur, il nous dit que l'exercice du gouvernement et l'activité apostolique dans l'Église sont et doivent être au service de la communion des hommes avec Dieu : « Dans l'Église **cette communion des hommes avec Dieu** par " la charité qui ne passe jamais " (1Co 13, 8) **est la fin qui commande tout** ce qui en elle est moyen sacramentel lié à ce monde qui passe (cf. LG 48). " Sa structure est complètement ordonnée à la sainteté des membres du Christ. Et la sainteté s'apprécie en fonction du 'grand mystère' dans lequel l'Épouse répond par le don de l'amour au don de l'Époux " (MD 27). Marie nous précède tous dans la sainteté qui est le mystère de l'Église comme " l'Épouse sans tâche ni ride " (Ép 5, 27). C'est pourquoi " **la dimension mariale de l'Église précède sa dimension pétrinienne** " (MD 27). » (CEC 773). Saint Joseph nous rappelle, de la manière la plus forte, qu'aimer l'autre, ce n'est pas vouloir le combler soi-même, mais servir le dessein de Dieu sur lui pour qu'il puisse trouver en Dieu son bonheur.

« Une fois réveillé, Joseph fit comme l'Ange du Seigneur lui avait prescrit : il prit chez lui son épouse, mais il ne la connut pas jusqu'à ce qu'elle eût enfanté un fils. » (Mt 1, 24). En contemplant la relation de Joseph avec son épouse, nous voyons que leur communion conjugale a trouvé son fondement dans leur commune obéissance au Père. **Ils se sont**

¹² Comme l'a dit Paul VI cité par Jean-Paul II dans sa lettre apostolique *Redemptoris custos*, 8.

¹³ Au sens où comme l'a dit Benoît XVI à propos du devoir de gouverner du prêtre : « personne n'est réellement capable de paître le troupeau du Christ, s'il ne vit pas une profonde et réelle obéissance au Christ et à l'Église, et la docilité même du Peuple à ses prêtres dépend de la docilité des prêtres envers le Christ. » (Audience générale du 26 mai 2010 sur le *munus regendi*, le devoir de gouverner du prêtre.)

retrouvés dans l'offrande d'eux-mêmes à Dieu. Ils ont été ainsi pleinement unis par Dieu selon la grâce du sacrement du mariage. Dieu donne l'Esprit Saint à ceux qui lui obéissent et l'on peut dire aussi, à la suite de Jean-Paul II, que « **l'intensité spirituelle de l'union et du contact entre personnes** – de l'homme et de la femme – **proviennent en définitive de l'Esprit**, qui vivifie (cf. Jn 6, 63). »¹⁴ Saint Joseph nous rappelle que l'on ne peut accéder à cette profondeur d'intimité qu'en mettant Dieu en premier. Bienheureux ceux qui le comprennent et qui acceptent les douloureuses purifications nécessaires pour cela.

5. L'accompagnement des personnes proches de la mort

Saint Joseph est le patron de la sainte mort. La tradition veut qu'il ait quitté ce monde entouré par Jésus et de Marie. Nous pouvons le prier d'une manière particulière pour nos parents âgés. Nous pouvons aussi lui demander de nous éclairer sur les vrais besoins et attentes des personnes proches de la mort. Accompagner une personne gravement malade, c'est **l'accompagner sur le chemin d'amour que le Christ a tracé par sa passion et sa résurrection.** Comme nous l'avons souligné l'avant dernière fois, la souffrance liée à la puissance destructrice du péché a été rachetée. Le Christ l'a assumée et en a fait un chemin d'abandon et d'ouverture au Père. Désormais, dans toute souffrance, il y a à la fois **une grâce et un appel.** Dieu qui, par l'Incarnation, s'est unit d'une certaine manière à tout homme se fait plus proche. Son appel à le suivre se fait plus pressant, plus audible. Les épreuves sont autant de failles par lesquelles la lumière divine peut passer. La souffrance remet l'homme devant le sérieux de la vie, elle peut « l'aider à discerner dans sa vie ce qui n'est pas essentiel pour se tourner vers ce qui l'est. » (CEC 1501). Les choses se décantent naturellement. La vanité de ce qui brille aux yeux du monde apparaît clairement. Les personnes peuvent ainsi **suivre un chemin d'intériorité**, découvrir une nouvelle profondeur de vie possible, une vie de communion avec Dieu et en Dieu avec les autres. Au début, le plus souvent, les personnes voient en Dieu une aide possible dans leur souffrance. Elles mettent, d'une certaine manière, Dieu au service de leur guérison. Mais, de lumière en lumière, elles finissent par mettre la maladie au service de Dieu et pressentir que là est le vrai chemin de guérison pour leur âme et pour leur corps aussi si Dieu le veut. Les accompagner, c'est les soutenir dans cette espérance, les conforter dans la certitude qu'en cherchant d'abord le Royaume de Dieu le reste sera donné par surcroît (cf. Mt 6, 33).

Ainsi **s'ouvre un chemin d'abandon à Dieu** qui peut les conduire à une offrande totale de leur vie pour le salut de ceux qu'elles aiment. Beaucoup, en effet, comprennent dans leur cœur que le chemin de conversion et d'abandon à Dieu qu'elles vivent ne peut que rejaillir en grâces sur leurs proches en vertu de la mystérieuse solidarité que Dieu a voulu entre nous. L'offrande de la souffrance prend sens alors. Mais la souffrance peut aussi « conduire à l'angoisse, au repliement sur soi, parfois même au désespoir et à la révolte contre Dieu » (CEC 1501). Autrement dit, **la souffrance est le lieu d'un combat** et dans ce combat celui qui souffre a besoin d'être accompagné. Ce combat est surtout **celui de l'espérance.**

¹⁴ *Redemptoris custos*, 19.

L'espérance nous ouvre au don de Dieu. En entrant dans l'espérance, nous pouvons vivre notre souffrance comme un chemin et nous laisser conduire par le Christ sur l'autre rive¹⁵.

Notre monde nous pousse à voir dans la souffrance le mal absolu, alors que le seul mal absolu est le péché. La souffrance apparaît ainsi plus difficilement comme un chemin. Elle est plutôt ce contre quoi il faut se battre à tout prix. On se trompe ainsi d'adversaire et de combat. La perception du sens ne peut se faire d'une manière abstraite. Elle va de pair avec l'espérance. On peut espérer sans bien voir ce que l'on espère. On ne comprend pas intellectuellement, mais on pressent les choses obscurément. On espère aveuglément. La lumière se fait petit à petit à la mesure de cette attente persévérante qu'est l'espérance¹⁶. Ici plus que jamais, au-delà des mots, **le regard de foi et d'espérance que l'on porte sur la personne souffrante** peut l'aider à entrer dans l'espérance comme à son insu. Il y a une force, un élan qui passe dans le secret. Même si l'autre est encore enfermé dans sa révolte ou sa culpabilité, ce regard ne peut que l'aider. Ce regard tire sa force de la manière dont nous-mêmes vivons nos épreuves. On ne peut aider quelqu'un à avancer sur un chemin sans y avancer soi-même. Au contact des souffrants, on se rend compte de la nécessité de vivre réellement l'espérance dans nos petites comme dans nos grandes épreuves.

La personne peut nourrir de faux espoirs de guérison. Il faut respecter le moment du chemin où elle en est et ne pas aller plus vite que l'Esprit Saint, mais **il ne faut pas alimenter ces faux espoirs**. Rien de bon ne peut sortir du faux-semblant. Cela dit il n'est pas bon non plus de se mettre dans la tête qu'elle va nécessairement mourir bientôt même si tout semble l'indiquer au niveau médical. Dieu est le maître de la vie et de la mort et il ne nous demande pas de penser les choses à sa place. Il y a des rémissions tout à fait inattendues. L'attitude juste est une prise en compte de la gravité de son état actuel **en demeurant dans l'instant présent** et sans mettre de limite à l'action imprévisible et mystérieuse de la grâce. Autre chose est le fait que le malade soit comme averti divinement de sa mort prochaine. Ce peut être alors l'occasion de se dire des choses que l'on n'avait jamais pu encore se dire. Dans une fin de vie chaque instant est précieux. Il y a une œuvre de rédemption qui se réalise dans et à travers le malade. L'accompagner, c'est aussi se laisser rejoindre et toucher par le Christ à travers lui. En voyant Jésus en lui, nous le lui donnons.

¹⁵ L'espérance ne demande qu'à se libérer en nous au travers d'un chemin de patience : « “Nous nous glorifions encore des tribulations, sachant bien que la tribulation produit la constance, la constance une vertu éprouvée, la vertu éprouvée l'espérance. Et l'espérance ne déçoit point, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous fut donné” (Rm 5, 3-5). Dans la souffrance est comme contenu un *appel* particulier à la vertu que l'homme doit exercer pour sa part. Et **cette vertu est celle de la persévérance dans l'acceptation de ce qui dérange et fait mal**. En agissant ainsi, **l'homme libère l'espérance...** » (*Salvifici doloris*, 23)

¹⁶ « Le Christ, en effet, ne répond ni directement ni de manière abstraite à cette interrogation humaine sur le sens de la souffrance. **L'homme entend sa réponse salvifique au fur et à mesure qu'il devient participant des souffrances du Christ**. La réponse qui vient ainsi dans cette participation, tout au long de la rencontre intérieure avec le Maître, est à son tour *quelque chose de plus que la simple réponse abstraite* à la question sur le sens de la souffrance. Elle est en effet, par-dessus tout, un appel. Elle est une vocation. Le Christ n'explique pas abstraitement les raisons de la souffrance, mais avant tout il dit : « Suis-moi » ! (*Ibid.*, 26)